

Bataille Session, 5. August 2026

23.15/04.20, C. - Glühend heiß; *GLÜHEND*. Auch die Parkanlage hilft nicht; unter den Bäumen wird es nicht frischer. Außerdem werde ich gleich am Tor sein. Parterre und Schleusenbereich trennen nur 300 Meter. Dennoch, ein netter Schloßgarten-Spaziergang zum Dienstag Abend. Ohne Menschen; die sind alle schon längst in ihren Zell-Kammern. *Psychiatrische Lebensbedingungen*, auch hier.

Ich atme das Grün heute gut. Und auch das Grau des Asphalts. Und die Glut-Hitze sowieso, die sich auf den Rasen neben mir senkt. Oder besser auf das, was von diesem noch über ist.

Draußen hinter dem Tor birstet der silberne DS fast vor Hitze; ich atme auch dieses Bersten ein.

Ich möchte überall in Dir sein.

Ich treibe das Spiel im Vor-Denken weiter; *und ich in Dir*, presst Du mir darin entgegen. Woraufhin Deine Finger in mich gleiten und wir ineinander stecken; mit feiner Reibung nur an meinem Schaft.

Gleich atme ich das Blau des Himmels intensiver, und auch das Gleiten der Landschaft gehört zu mir. *Der Heilige Eros beschläft immer gleich die ganze Welt.*

Ich weiß nicht, ob Bataille das je so gesagt hätte; aber es würde passen, Und wenn er es nie gesagt hat, so lasse ich es ihn jetzt sagen. Eben weil es passt; zumindest zu mir.

Weil meine Augen gerade zu meinen nächsten Fingern geworden sind und über Deine Brüste hinweg greifen, während wir mit allem anderen, was dazu taugt und notwendig ist, noch immer ineinander stecken. Und im über die Brüste Hinweggreifen bohren sich diese neuen, nächsten Finger in die Alpenausläufer vor mit, über die ich jetzt noch hinweg muss.

Verbohrt in Dich, verbohrt ineinander, verbohre ich mich in die ganze Welt.

Schade, dass wir Menschen uns darum gebracht haben. Oder immer wieder darum bringen. So nah wird man in *radikaler Intimität* der Welt und dem Leben; so wertschätzend freue ich mich dann an *ihr* (der Welt) und an *ihm* (dem ganz weltenden Sein).

Aber das gelingt eben nur, wo Wort und Erotik zueinander finden.

Monsieur Bataille lässt nicht locker. Er ist schon wieder am Nebensitz im Auto; wo sonst.

Was die beiden gerade dann tun, wenn sie es nicht tun; wenn Wort und Erotik zerrissen bleiben und an der Zusammenkunft scheitern. Wenn sich beide einander entziehen und damit der wechselseitigen Wiederholung und Wiederholbarkeit. Für O als Sub gibt es keine Sprache; für O als Geschichte keine gelebte Erotik, die sie je ernsthaft erreicht.

Die *Geschichte der O*. Ja, die gibt es auch, und tatsächlich entkleiden uns solche Texturen, auch als Leser:innen, und in der Nacktheit, die dann bleibt, bleibt oft nur zur Neueinkleidung das *Beschlafen der ganzen Welt*. Dann sind wir nämlich nicht mehr nackt, denn dann sind wir einfach *in der Welt dabei*. Wir schützen uns dann mit dem *In der Kontinuität der Welt sein*; weil es in der keine Nacktheit mehr gibt.

Das wollen Sie mir doch die ganze Zeit sagen, oder? Dass das alles schon existiert, dieses Zu Hause Sein in diesem Leben. Aber nur über den Weg der Erotik, den die Kultur aber lieber streicht, weil man sich vor ihr fürchtet und vor ihrem stets möglichen Entgleiten in stumpfsinnigen, leeren, pornografischen Konsum.

Nur das Obszöne ist oft radikal genug, um den Heiligen Eros zu retten. Und die Nacktheit, in die er uns stürzt. Die uns dann wiederum vor uns selbst und unserer absurden Vereinzelung, vor dem Exzess des Narzissmus bewahrt.

Schön gesprochen. *Wirklich schön.*

Ich möchte überall in Dir sein.

Und ich in Dir.

Im 80. Stockwerk, in dem Haus, das es nicht gibt, in der Stadt, die es nicht gibt, explodieren dann unsere Sinne, und *wir* sind dann das Stockwerk und *wir* sind dann das Haus, und das wuchtet sich in uner Hang-Leben, in dem zwei kleine Jungen gerade mächtig stolz sind, dass das Zähneputzen schon fast eigenständig gelingt.

Wer ist heute als erster dran?

Tim stürmt zu mir, nur mehr mit seiner Nachtwindel bekleidet; ich halte ihn wie immer mit der Linken um seinen Bauch gelegt; seine Beine werden auf das Waschbecken gestellt.

Vorne; oben links, oben rechts, sehr gut. Und jetzt unten noch, ja, super; hinten noch; nicht festbeißen! Ja, da hinten auch noch; nicht festbeißen! Ja, genau, super! Bravo!

Großes Strahlen und Zappeln an meinem Bauch.

Unser Zahnputz-König!, rufst Du von der Seite hinzu. Und:

Ezra muss heute auf meinem Arm bleiben.

Du warst den ganzen Tag in der Arbeit, und er hat noch kein 80. Stockwerk, sondern nur seine Eltern und speziell Dich.

Gut können wir ihn dafür aber halten; das Putzen geht deshalb genauso leicht wie bei Tim.

1000Küsse655nach

Session Bataille, 5 août 2026

23 h 15 / 4 h 20, C. – Une chaleur torride ; *TORRIDES*. Même le parc n’y change rien ; il ne fait pas plus frais sous les arbres. De plus, je vais bientôt arriver à la porte. Seuls 300 mètres séparent le parterre et la zone des écluses. Néanmoins, une agréable promenade dans le jardin du château pour un mardi soir. Sans personne ; ils sont tous depuis longtemps déjà dans leurs cellules. *Des conditions de vie psychiatriques*, ici aussi.

Je respire bien la verdure aujourd’hui. Et aussi le gris de l’asphalte. Et bien sûr la chaleur torride qui s’abat sur la pelouse à côté de moi. Ou plutôt sur ce qu’il en reste.

Dehors, derrière le portail, la DS argentée est sur le point d’éclater sous l’effet de la chaleur ; j’inspire aussi cette tension.

Je voudrais être partout en toi.

Je poursuis le jeu dans mes pensées ; *et moi en toi*, tu te presses contre moi. Sur quoi tes doigts glissent en moi et nous nous enfoncez l’un dans l’autre ; avec une fine friction seulement sur ma tige.

Aussitôt, je respire plus intensément le bleu du ciel, et même le défilé du paysage m’appartient. *Le saint Éros endort toujours le monde entier d’un seul coup.*

Je ne sais pas si Bataille l’aurait jamais dit ainsi ; mais cela conviendrait. Et s’il ne l’a jamais dit, je le laisse le dire maintenant. Précisément parce que cela convient ; du moins à moi.

Parce que mes yeux sont justement devenus mes doigts les plus proches et s’étendent au-delà de tes seins, tandis que nous restons toujours enfoncés l’un dans l’autre avec tout ce qui s’y prête et s’y impose. Et en s’étendant au-delà des seins, ces nouveaux doigts, les plus proches, s’enfoncent avec moi dans les contreforts des Alpes, que je dois encore franchir.

Enfoncé en toi, enfoncé l’un dans l’autre, je m’enfonce dans le monde entier.

Domage que nous, les humains, nous soyons privés de cela. Ou que nous nous en privions sans cesse. C’est ainsi que l’on se rapproche du monde et de la vie dans *une intimité radicale* ; c’est avec tant d’estime que je me réjouis alors *d’elle* (le monde) et de *lui* (l’Être qui engendre le monde tout entier).

Mais cela ne réussit que là où la parole et l’érotisme se rencontrent.

Monsieur Bataille ne lâche pas prise. Il est déjà de retour sur le siège passager de la voiture ; où d’autre ?

Ce que font les deux précisément lorsqu’ils ne le font pas ; lorsque la parole et l’érotisme restent déchirés et échouent à se rejoindre. Lorsque les deux se soustraient l’un à l’autre et, par là même, à la répétition et à la répétabilité réciproques. Pour O en tant que soumise, il n’y a pas de langage ; pour O en tant qu’histoire, pas d’érotisme vécu qui l’atteigne jamais sérieusement.

L’histoire d’O. Oui, elle existe aussi, et en effet, de telles textures nous déshabillent, nous aussi en tant que lectrices et lecteurs ; et dans la nudité qui subsiste alors, il ne reste souvent, pour se rhabiller, que de *faire l’amour avec le monde entier*. Car alors, nous ne sommes plus nus, puisque nous faisons simplement *partie du monde*. Nous nous protégeons alors en *étant dans la continuité du monde* ; car en son sein, il n’y a plus de nudité.

C’est bien ce que vous voulez me dire depuis le début, n’est-ce pas ? Que tout cela existe déjà, ce sentiment d’être chez soi dans cette vie. Mais uniquement par la voie de l’érotisme, que la culture préfère toutefois écarter, parce qu’on en a peur et qu’on redoute son glissement toujours possible vers une consommation pornographique, vide et abrutissante.

Seul l’obscène est souvent assez radical pour sauver le saint Éros. Et la nudité dans laquelle il nous plonge. Qui nous préserve alors à son tour de nous-mêmes et de notre isolement absurde, de l’excès du narcissisme.

C’est bien dit. *Vraiment bien dit. Je*

voudrais être partout en toi.

Et moi en toi.

Au 80e étage, dans cet immeuble qui n’existe pas, dans cette ville qui n’existe pas, nos sens explosent alors, et *nous* devenons alors l’étage, *nous* devenons alors l’immeuble, et tout cela se fond dans une vie suspendue, où deux petits garçons sont justement très fiers de réussir à se brosser les dents presque tout seuls.

Qui est le premier aujourd’hui ?

Tim se précipite vers moi, vêtu uniquement de sa couche de nuit ; je le tiens comme d’habitude, la main gauche autour de son ventre ; je pose ses jambes sur le lavabo.

Devant ; en haut à gauche, en haut à droite, très bien. Et maintenant en bas aussi, oui, super ; derrière aussi ; ne mordille pas ! Oui, là derrière aussi ; ne mordille pas ! Oui, exactement, super ! Bravo !

Un grand sourire et des petits mouvements frétillements contre mon ventre.

« Notre roi du brossage de dents ! », t’exclames-tu depuis le côté. Et :

Ezra doit rester dans mes bras aujourd’hui.

Tu as passé toute la journée au travail, et il n’a pas encore de 80e étage, mais seulement ses parents et toi en particulier.

Mais on arrive très bien à le tenir ; le brossage se passe donc aussi facilement que pour Tim.

1000 bisous 655 après

Bataille Session, August 5, 2026

11:15 p.m./4:20 a.m., C. — Scorching hot; *SCORCHING*. Even the park doesn't help; it's no cooler under the trees. Besides, I'll be at the gate any minute now. Only 300 meters separate the parterre from the lock area. Still, a nice stroll through the castle gardens on a Tuesday evening. No people; they're all long since back in their cells. *Psychiatric living conditions*, even here.

I'm breathing in the greenery well today. And the gray of the asphalt, too. And the scorching heat, of course, which is settling on the lawn next to me. Or rather, on what's left of it.

Outside behind the gate, the silver DS is almost bursting with heat; I breathe in that bursting sensation, too.

I want to be everywhere inside you.

I carry the game forward in my mind; *and as I am inside you*, you press against me within it. Whereupon your fingers slide into me and we are intertwined; with only a gentle friction along my shaft.

Suddenly I breathe in the blue of the sky more intensely, and the gliding landscape, too, becomes a part of me. *The holy Eros always makes the whole world fall asleep at once.*

I don't know if Bataille would ever have put it that way; but it would fit. And if he never said it, I'll let him say it now. Precisely because it fits—at least for me.

Because my eyes have just become my closest fingers and reach across your breasts, while we are still intertwined with everything else that is suitable and necessary. And as I reach across your breasts, these new, closest fingers burrow forward into the foothills of the Alps, which I still have to cross.

Buried in you, buried in each other, I bury myself in the whole world.

It's a shame that we humans have deprived ourselves of this. Or keep depriving ourselves of it, time and again. In *radical intimacy*, one comes so close to the world and to life; with such appreciation, I then delight in *her* (the world) and in *him* (the all-encompassing Being).

But that only succeeds where words and eroticism find each other.

Monsieur Bataille won't let up. He's back in the passenger seat of the car again; where else?

What the two of them do precisely when they aren't doing it; when words and eroticism remain torn apart and fail to come together. When both withdraw from one another and thus from mutual repetition and repeatability. For O as a sub, there is no language; for O as a story, no lived eroticism that ever truly reaches her.

The *Story of O*. Yes, that exists too, and in fact such textures strip us bare, even as readers, and in the nakedness that remains, often the only way to clothe ourselves anew is *to sleep with the whole world*. For then we are no longer naked; for then we are simply *part of the world*. We protect ourselves by *being within the continuity of the world*—because in it there is no longer any nakedness.

That's what you've been trying to tell me all along, isn't it? That all of this already exists—this sense of being at home in this life. But only through the path of eroticism, which culture, however, prefers to eliminate because it fears it and fears its ever-possible descent into mindless, empty, pornographic consumption.

Only the obscene is often radical enough to save the sacred Eros. And the nakedness into which he plunges us. Which, in turn, protects us from ourselves and our absurd isolation, from the excess of narcissism.

Beautifully said. *Truly beautiful. I*

want to be everywhere within you.

And I in you.

On the 80th floor, in the building that doesn't exist, in the city that doesn't exist, our senses then explode, and we become that floor, and we become that building, and it surges into a life of its own, in which two little boys are currently immensely proud that they can brush their teeth almost all by themselves.

Who's first today?

Tim rushes over to me, wearing nothing but his nighttime diaper; as always, I hold him with my left arm wrapped around his waist; his legs are placed on the sink.

Front; top left, top right—very good. And now the bottom too—yes, great; back too—don't bite down! Yes, back there too—don't bite down! Yes, exactly, great! Bravo!

A big smile and squirming against my belly.

"Our tooth-brushing king!" you call out from the side. And:

Ezra has to stay in my arms today.

You've been at work all day, and he doesn't have an 80th floor yet—just his parents, and especially you.

But we can hold him just fine; that's why brushing his teeth is just as easy as it is with Tim.